

EXCURSION DU 13 AOUT 1898

SENLIS--CHANTILLY

I

Si l'on nous eût demandé quelques jours auparavant : Et l'excursion, qu'en advient-il ? nous aurions été fort embarrassé pour désigner un nombre à peu près respectable d'adhérents ; plusieurs paraissaient disposés à répondre à notre appel, mais d'engagements fermes peu, très peu ; et, cependant, à quatre heures et demie du matin, nous nous sommes trouvés vingt à la gare des Chesneaux — oui vingt, dont sept dames... les vaillantes ! Je m'en réjouis, non seulement pour nous, puisqu'il est entendu que les dames sont le charme de toute société, mais aussi pour le jeune et aimable organisateur de l'excursion qui avait bien recommandé : « convoquez les dames ; on demande des dames ».

Le soleil attendait, je crois, pour se lever que nous fusions réunis et en voiture. Un de nos collègues — que

poursuivent, sans aucun doute, les souvenirs classiques — s'extasie devant le spectacle de « l'Aurore aux doigts de rose qui ouvre au soleil les portes de l'Orient » ; un autre tourné vers cet Orient, qui commence à s'enflammer, évoque la célèbre et très classique description de J.-J. Rousseau : « on le voit s'avancer... l'incendie augmente... et le reste ». Je ne sais si le souvenir de Phaéton, conduisant le char de son père, n'est pas revenu à la mémoire de notre poète, quand, dans l'après-midi, nous avons ressenti les effets d'une chaleur torride. On aurait pu se croire dans les régions embrasées par la foudre et l'impétuosité du jeune fils de Phébus.

Cependant, le train est en marche ; nous passons devant Coigny si gracieusement étalé dans la petite vallée de l'Ordrimouille ; nous frôlons, pour ainsi dire, le manoir d'Armentières, si délabré, si curieux, si plein de souvenirs et réduit à servir d'annexe incommode aux bâtiments ruraux qui l'avoisinent ! puis, nous arrivons à la Ferté-Milon que notre collègue, M. Plarr, bien avisé, a pu visiter la veille : les deux églises avec leurs vitraux justement renommés, les vestiges si pittoresques du château, la statue de Racine par David d'Angers.

De Villers-Cotterêts — que nous réservons pour une excursion ultérieure, en même temps que Compiègne et Pierrefonds (l'appétit vient en mangeant) ; nous filons à Crépy-en-Valois, admirant, en passant la porte monumentale de la cité (xviii^e) et les ruines si majestueuses de Saint-Thomas. De Crépy à Senlis, nous jetons un coup d'œil rapide sur les ruines du château de la tour de Montépilloy. Singulières ruines ! elles se présentent au voyageur qui se rend à Senlis ne conservant qu'une moitié de l'ensemble du formidable donjon du xii^e siècle, coupé verticalement comme par la foudre ; la partie supérieure — la tête du donjon — semble devoir provoquer la chute du pan de mur qui la supporte. Le château avait été remanié,

comme Coucy, Pierrefonds, La Ferté-Milon, par Louis d'Orléans, le mari de Valentine Visconti, notre duc de Château-Thierry, la victime de Jean-sans-peur.

D'autres ruines, bien intéressantes aussi, sont celles de l'abbaye de la Victoire, à Mont-l'Évêque : cette célèbre abbaye avait été fondée en 1215, en mémoire de la victoire de Bouvines. Impossible de les voir de nos wagons ; un complaisant voyageur nous en indique la situation.

Senlis. — A l'heure dite au programme, nous arrivons en gare, et trouvons sur le quai, outre MM. Frédéric et Maurice Henriet, deux membres de la Société senlisienne : M. Vatin, juge de paix, dont l'amabilité est bien connue de votre secrétaire depuis qu'il fréquente les congrès et M. Fautrat, inspecteur des forêts en retraite et qui connaît on ne peut mieux le Senlis ancien. Senlis a, en effet, un bien grand intérêt au point de vue historique et monumental.

Sous les Romains, de simple bourgade gauloise, elle devient une cité, *Augustomagus*, munie d'Arènes, tout comme les grandes villes du Midi. Grâce à la science de M. Fautrat — qui en fait de constructions romaines — appareil, ciments, pourrait, s'il était possible, en remonter à notre ami, M. Josse, nous avons pu nous rendre un compte complet de ces arènes (de la fin du II^e ou du III^e siècle) retrouvées après bien des siècles absolument intactes, toujours soupçonnées quant à leur existence, mais dénaturées et servant à de singuliers usages ; elles mesurent à la base elliptique 35 à 42^m de diamètre, la disposition des gradins de l'amphithéâtre est très visible, et permettait à 10,000 spectateurs d'y prendre place — c'est beaucoup, je crois... c'est le seul monument de ce genre qui existe dans le Nord de la France ; ces populations étaient-elles déjà trop laborieuses, trop indépendantes pour ré-

clamer le « Panem et circenses » ? Les Senlisiens — non, disons les Sylvanectes, puisque nous parlons archéologie, ont le droit d'en être fiers. Il y a 33 ans (février 1865) qu'elles ont été révélées par M. Vernois et mises dans l'état où nous les avons vues. Un puits, malencontreusement placé à droite de l'entrée principale, ouvert par quelque industriel qui tirait partie de la position, est là comme un anachronisme vivant ; les pierres qui garnissent ce puits proviennent de l'enceinte du cirque ; jugez de l'indignation de MM. Fautrat et Josse !

Senlis devient une ville royale sous les premiers Mérovingiens ; tout autour rayonnaient des villas où les souverains venaient se reposer des fatigues des guerres continuelles et se livrer, dans ces immenses forêts, à la chasse, leur plaisir favori. Ils attachaient à la possession de cette ville un tel prix qu'à la mort de Caribert (567), elle fut partagée comme Paris, au lieu d'être attribuée à un seul de ses frères. La contrée ne fut point délaissée sous les rois de la deuxième race : Charlemagne chassait aux environs de Senlis et venait se reposer à Verberie où il avait fait édifier un superbe palais ; de riches abbayes y furent fondées. Bientôt le pouvoir féodal chercha à supplanter la puissance royale ; le comte de Senlis, comme les comtes de Noyon et de Beauvais, transforma son office viager en charge héréditaire ; les évêques — Noyon, Beauvais, Senlis, devinrent les vrais maîtres de la contrée. Le duc de France Hugues Capet, 987, se fait reconnaître roi par les grands à Senlis et sacrer à Noyon. Saint-Louis comme plusieurs de ses prédécesseurs se plaisait dans cette résidence. Nous avons visité cette demeure royale, *auspice* Fautrat, et où nous retrouvions des vestiges romains mêlés aux constructions du XIII^e. Senlis, qui sous Louis VI (1173) avait obtenu sa charte communale, devint en 1319 le siège d'un bailliage royal auquel ressortissait Compiègne. Les habitants des campagnes résistèrent vigoureusement aux Anglais, conduits

par Edouard III, après les désastres de Crécy et de Potiers, mais ils furent victimes des Jacques ; autour de Senlis, les châteaux furent pillés, dévastés, livrés aux flammes ; les Jacques entrèrent dans la ville et forcèrent les habitants à s'allier avec eux (1348-1368). Ce ne devait pas être la plus grande calamité de la contrée ; en effet, après le meurtre du duc Louis d'Orléans (1407) elle fut le théâtre de guerres civiles continuelles, d'évènements malheureux ; les villes passaient tour à tour aux mains des Armagnacs et des Bourguignons qui livrèrent le pays aux Anglais, ayant à leur tête Henri VI (bataille d'Azincourt 1415). Bernard d'Armagnac, furieux de ce que Senlis, qui avait promis de se rendre, différât sa reddition — elle attendait des secours que les guetteurs annonçaient tout prochains —, fit exécuter quatre habitants. C'était le moment où la France, pour rappeler l'expression si énergique de Michelet, était jouée à pair ou non (Précis., p. 153). Nous avons pu voir, dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, un beau tableau qui rappelle ce tragique épisode — nous y reviendrons. — Les luttes religieuses furent très vives au temps de la Ligue, et Rose, évêque de Senlis, organisa des *processions blanches* qui augmentèrent l'effervescence des catholiques. Comment concilier la conduite de ce farouche ligueur avec ses fonctions de prédicateur du roi Henri III ; Rose fit en chaire l'apologie de Jacques Clément, l'assassin du monarque ! Cette ville avait trois systèmes de fortifications : 1° la Cité avec le château ; 2° maisons seigneuriales, véritables manoirs, comme à Guérande, avec fossés, redoutes, parapets ; 3° murs d'enceintes devenus des boulevards et dûs à Philippe-Auguste, Louis XI, François I^{er}. Cette classification est encore apparente.

La statuomanie ne nous semble point s'être abattue sur Senlis ; plusieurs hommes célèbres y ont vu le jour et, si leur souvenir subsiste, ce que je souhaite, leurs traits ne figurent en bronze sur aucune des places. Et cependant, le

chimiste Baumé, l'inventeur de l'aréomètre (1728-1804) ; le marquis de la Valette, ambassadeur et ministre de Napoléon III ; Th. Couture, (1815-1879) le peintre fameux des « Romains de la décadence » *Nunc patimur longæ pacis mula* etc., (Jav.) méritent de ne point tomber dans l'oubli. Nous avons bien regretté que notre excellent collègue, M. Couture, n'est pu être des nôtres ; il nous aurait peut-être déniché au Musée de la ville un tableautin de son oncle, ou indiqué sa maison natale.

Je pourrais, comme Vertot, dire : « mon siège est fait » et poursuivre mon compte-rendu d'après mes notes ; mais notre collègue M. Minouffet me remet le livre de M. l'abbé Muller : « Guide dans les rues et environs de Senlis » ce qui me permet de modifier et de compléter ce que j'ai préparé. « La maison n° 32 de la rue Rougemaille indique par une plaque de marbre que Th. Couture y naquit le 21 décembre 1815 (p. 5). Chez M. Bruslé on trouve de lui une étude de Pierrot et chez M. Bétourné un portrait au crayon. La ruelle, aujourd'hui impasse des Prisons, a reçu depuis peu le nom d'impasse Baumé ; le père de Baumé tenait l'hôtellerie du Grand-Cerf où nous avons trouvé une reconfortante hospitalité ; on ne pouvait être mieux, jadis, à l'auberge si renommée de « la Truye qui file ».

En nous rendant aux Arènes, M. Vatin nous indique la place, sur le boulevard extérieur de la cité, appelée *Rempart des otages* où ont été exécutés les quatre habitants notables en 1418. Le tableau dont nous avons parlé « Les otages de Senlis » et qui, sans contredit, est plus bel ornement de la grande salle de la mairie, (M. Muller trouve avec raison que c'est un sujet un peu lugubre à mettre en face de jeunes mariés), est l'œuvre de Mélingue Lucien, fils du fameux acteur de la Porte Saint-Martin, qui se délassait des fatigues de ses rôles de Buridan, etc., en faisant de la sculpture assez estimée en souvenir de sa première profession à Caen, son pays natal.

En parcourant les rues de la ville, nous nous sommes arrêtés devant plusieurs maisons anciennes que nous signalaient nos aimables guides. Ainsi, au coin de la rue Sainte-Geneviève et de la rue du Haubergier, « se dresse haute et solide une charmante habitation en briques avec chaînes de pierre, fenêtres du premier en corniches entourées de filets cylindriques dont les bases forment encorbellement et dont le fronton est garni de pampres, gargouilles ou griffon. »

Ce terme « Haubergier » a suscité une discussion vraiment intéressante, l'abbé Muller assure (page 68) que cette rue doit sa véritable appellation peut-être à quelque fief (de Haubert) que possédait un haubergier, lequel était un gentilhomme dont le privilège était de servir son seigneur, vêtu du haubert ou cotte de mailles ; peut-être au domicile qu'y avaient élu des haubergiers (fabricants de hauberts) état honoré et important au xv^e siècle, où toutes les troupes portaient cette tunique en mailles de fer. »

Au n^o 2 de la rue des *Pigeons blancs*, avec façade sur la rue des *Trois Pigeons*, une maison du chapitre Saint-Rieul, appuyée contre une tour cylindrique élancée, avec un tore ou bardin pour corniche et un toit conique ; les portes et les fenêtres ont leurs coins supérieurs échancrés, comme au xiv^e siècle ; sur l'autre côté, les fenêtres sont à filets ; on remarque deux gargouilles. Suivant la tradition, cette demeure fut primitivement l'évêché habité par Saint-Rieul, l'apôtre du diocèse. »

L'évêché, bien déchu de sa splendeur, avait eu pour hôtes l'infortunée Henriette de Bourbon, mariée à Charles I^{er} d'Angleterre, Anne d'Autriche, Louis XIII ; aujourd'hui, en partie, c'est la chambre des notaires ; au premier, une grande salle formée probablement de la réunion de plusieurs salons de l'ancien palais épiscopal, à la disposition du Conseil de fabrique de Notre-Dame. -- Je suis tenté de le plaindre — cette salle sert pour des conférences, des

réunions privées. La partie la plus intéressante pour nous est l'ancienne chapelle qui reproduit absolument le style et la forme de la sacristie de Saint-Crépin de Château-Thierry. C'est là, avec de nombreux dégagements, que le Comité historique a établi son bureau, ses collections. Tout n'est pas encore classé, mais que de belles choses nous y avons remarquées provenant des fouilles faites aux environs et aussi des objets découverts aux arènes, un cachet, un anneau épiscopal, une crosse attribuée au chancelier Guérin, sans parler de curieux autographes, de gravures, etc. !

Les additions faites à l'Hôtel-de-Ville ont dénaturé le caractère de cet édifice qui date de 1495. Notons l'escalier en spirale enfermé dans une tourelle polygonale couverte en ardoises ; fenêtres avec moulures et meneaux prismatiques, portes ogivales. Les archives renferment, paraît-il, des chartes de Louis VII, de Louis VIII, des ordonnances de 1358 et de 1468, un cartulaire municipal du xiv^e siècle, etc., etc. Dans la grande salle, comme nous l'avons dit, le fameux tableau : « Les otages de Senlis ».

Si j'entreprenais une description détaillée que de monuments anciens à citer ! Senlis comptait 7 ou 8 paroisses et un nombre considérable de couvents dont les églises, pour la plupart, subsistent, et ont été appropriées à des usages profanes ; ainsi Saint-Agnan qui a encore des débris très curieux du xi^e siècle, des chapiteaux du xiv^e siècle et une façade renaissance est devenu le théâtre. Saint-Frambourg, près de la cathédrale, bâti en 1177, sert de manège ; une nef rectangulaire avec abside, proportions imposantes,, voûtes avec nervures se réunissant à des clefs profondément fouillées. A la Révolution, Saint-Frambourg était devenu le temple de la Raison, après avoir compté parmi ses abbés Saint-Guillaume, Nicolas d'Authueil, Philippe de Chevreuse, Guillaume Du Prat, etc ! Saint-Pierre, aujourd'hui marché, date de 1029, porte encore,

malgré les injures du temps et des hommes, les marques de six époques principales, le portrait témoigne d'un grand talent décoratif, d'une grande habileté de main ; le transept est flanqué de deux tours inégales dont la plus haute, date de la renaissance. Le couvent des Carmes est devenu la caserne de cavalerie, l'église sert de magasin d'habillements militaires.

La Charité, ancien hôpital senlisien du xvii^e siècle a été en 1840 appropriée à des usages divers : à droite sous-préfecture ; à gauche palais de justice, prison, école. L'église a été transformée en musée, le guide a oublié d'y mentionner « les œufs sur le plat de Ribot. »

Le château conserve dans ses ruines des traces de toutes les époques : gallo-romain au petit appareil, assises et claveaux à large tuiles, striés en chevrons ; système de maçonnerie dite « sarrasine » consistant en un enrochement de moëllons noyés dans un abondant mortier de chaux, avec fragments non tamisés — demandez pourquoi à M. Josse — puis le xii^e et le xiii^e siècle, une cheminée du xv^e siècle et un plafond de Henri II. Il y aurait trop à dire s'il fallait rappeler les événements mémorables qui s'y sont accomplis. La chapelle, devenue une espèce de petit musée est également digne de fixer la curiosité. Grâce à l'obligeance de M. Turquet de Boisserie, propriétaire du château, nous avons pu le visiter dans toutes ses parties.

C'est par l'église et l'abbaye de Saint-Vincent que nous avons commencé, *duce Vatino*, nos visites, c'est par là et Notre-Dame que je finirai ce compte-rendu. J'avais beaucoup entendu parler de Saint-Vincent comme maison d'éducation, ouverte il y a 60 ans environ ; il me tardait de le connaître. L'église bien ornée, est du xii^e siècle avec une seule nef, deux croisillons et un très élégant clocher ; cloître spacieux, mais bien lourd ; l'abbaye avait été fondée par Anne de Russie, femme de Henri I^{er}, reconstruite en

1130 et occupée par des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Le monastère avait son école depuis 1138, comme la plupart des couvents et des cathédrales.

Dans le fascicule n° 71 des « Petits édifices historiques » je trouve avec des gravures fort bien faites une courte description de Notre-Dame de Senlis; je l'abrège à votre intention. Le fondateur fut un évêque du nom de Eudes, au xi^e siècle, en 1153, l'évêque Thibaut donna à l'édifice des proportions colossales; au xiii^e siècle les générosités de Saint-Louis permirent d'embellir ce monument et de construire cette merveilleuse flèche qui couronne le clocher de droite; le grand portail, les galeries du triforium, la plupart des chapelles datent de cette époque. Le xiv^e et le xv^e siècle contribuèrent à l'embellissement par l'adjonction de salles capitulaires et de chapelles, le xvi^e siècle compléta l'œuvre; les façades latérales qui datent de cette époque en font une des œuvres les plus admirées du style ogival flamboyant. La déviation de l'axe du chœur que l'on retrouve dans bien des églises, Noyon entr'autres, est-ce du symbolisme ou une erreur, les savants sont en désaccord — plusieurs de nous *quorum ego*, croient au symbolisme. En 1504 un incendie détruisit les parties supérieures de l'église; grâce à d'abondantes ressources, on répara les dégâts, de plus, on construisit le portail du midi. Si Notre-Dame n'est pas un modèle d'unité comme Noyon, comme Saint-Leu-d'Essérent, c'est néanmoins un monument qui, par la profusion, le luxe, la richesse de ses décorations est bien digne de la visite des archéologues. — Renouvelons, avant de quitter la ville nos remerciements sincères à MM. Vatin, Fautrat et Henriet.

II. — CHANTILLY

A midi, en route pour Chantilly, c'est le moment où le soleil darde sur nous ses plus chauds rayons. Un coup d'œil aux carpes qui ne résistent point aux séductions des petits pains; un coup d'œil surtout aux constructions : château et annexes, aux pelouses, aux bassins, au parc, à la cour et à la statue du connétable et nous entrons en nous disant : que c'est beau ! Que c'est beau, redirons-nous en chœur à la sortie ! Un excellent itinéraire, dressé par l'un des conservateurs, M. Macon, est un guide précieux à recommander aux touristes. Grâce à lui, rien n'échappe à l'attention, tout peut être, dans les vestibules, escaliers, chapelles, galeries, salles diverses, passé utilement en revue sans perdre de temps.

S'il fallait noter tout ce qui est remarquable, dans cette collection de chefs-d'œuvre, c'est le livret qu'il faudrait copier tout entier. Résumons nos impressions. Dans la chapelle, l'autel de Jean Goujon, les boiseries, les portraits d'Anne de Montmorency et de Madeleine de Savoie, sa femme. — Nous avons déjà eu occasion de rappeler que c'est au grand connétable qu'est due la galerie du château de Fère construite par J. Bullant. Dans la galerie de M. le Prince « le Repentir » par Michel Corneille. Ce tableau représente la muse de l'histoire. Clio, arrachant du livre où sont consignés les exploits du Grand Condé : Rocroy, Fribourg, Norlingen, les pages qui sont relatives à ses luttes contre son pays, Gien, faubourg Saint-Antoine et son alliance avec l'Espagne.

Dans la Galerie des Cerfs : les tapisseries des Gobelins

du xvii^e siècle : « les chasses de Maximilien », comme tableau : le *Combat de la voie ferrée* d'Alph. de Neuville; les *Cuirassiers de 1805*, de Meissonier; les portraits de *Richelieu* et de *Mazarin*, par Philippe de Champagne; les *Pestiférés de Jaffa*, de Gros; le *Massacre des Innocents*, du Poussin. Dans le salon d'Orléans : le *duc d'Aumale*, de Bonnat; la reine *Marie Amélie*, de Jalabert. Salle dite de la Smalah : *Haut les têtes*, de Detaille : A Iéna 1806, une pluie de mitraille s'était abattue sur le superbe régiment des Grenadiers de la Garde; quelques bonnets à poil s'étaient inclinés, le colonel Lepic, la tête haute s'écrie : « Haut les têtes ». Il y a une telle expression dans cette figure qu'il semble que de cette bouche ouverte on entend s'échapper ce cri énergique. Dans la même salle : *le roi Louis-Philippe et ses cinq fils*, tous en brillant uniformes, sortant du Palais de Versailles pour une revue, d'Horace Vernet. Souvenirs émouvants salle de la Tribune ! Tout le passé du duc, pour ainsi dire : Palerme, collège Henri IV, Aumale, Palais-Royal, Ecoen, Guise, Villers-Cotterêts et Twickenham !! Nous retrouvons dans cette salle un ancien seigneur de Château-Thierry *Antoine de Bourgogne*, dit le *Grand Bâtard*, fils de Philippe-le-Bon (1421-1504); en 1478 Louis XI lui concéda le duché de Château-Thierry, peint par Van der Weyden. Vous me permettrez de ne point relever ni les noms, ni les œuvres des grands artistes : peintres, sculpteurs, ciseleurs, décorateurs qui ont fait de Chantilly une véritable merveille; je vous conduis seulement dans le parc à deux pas de Silvie et je salue le groupe en marbre de mon ami Hippolyte Moulin, mort trop jeune hélas ! et qui n'a pu donner tout ce que l'on attendait de lui. Le duc d'Aumale a payé 10,000 francs « le secret d'en haut ». Une jeune fille fait une confidence tout intime à un dieu Terme, le sourire erre sur les lèvres du dieu, le secret a été compris, le marbre le gardera-t-il ?

De cette visite à Chantilly, il nous restera un souvenir

d'admiration et de reconnaissance : d'admiration, car tout y est absolument remarquable, tout : château, parc, pièces d'eau, collection — je n'ai rien dit de la bibliothèque, unique en son genre, je laisse ce soin à un plus habile —; de reconnaissance, puisque ce musée vient grossir le trésor artistique national. Et dans quelles circonstances ce don a-t-il été fait ? Faut-il rappeler les services rendus par ce fils de France, puis les déboires... et l'exil ? Non, ce grand citoyen qui, dans une circonstance mémorable, rappelait qu'au-dessus de toutes les questions qui nous agitent, il y a la France a été fidèle à ce sentiment, il a tout oublié, calomnies, injustices, exil ; il s'est souvenu seulement qu'il appartenait à la grande famille française et c'est au pays qu'il a légué ses trésors inestimables artistiques, honneur à lui ! Je n'ai fait mes chers collègues, que résumer nos impressions communes et joindre à l'opinion universelle celle de la modeste académie de Château-Thierry.

Il faut songer au retour, notre poète du matin ne pourrait invoquer la pâle Phœbé — *tacitæ per amica silentia lunæ* (E. II, 255) — elle se lève trop tard. Liquidons, cependant, quelques incidents : il y en a toujours, même dans les voyages les mieux réussis. Un imprudent — je ne veux pas vous le nommer — s'est laissé prendre un doigt dans une portière ; le sang avait jailli, heureusement que notre excellent collègue, M. Plarr, était là avec une valise providentielle. Il y a de tout dans cette boîte miraculeuse : pastilles délicieuses, ménagère, petite pharmacie, et bien d'autres choses sans compter... un service de table. C'est un prévoyant voyageur auquel nous devons adresser nos sincères remerciements, d'autant plus justifiés que le soir, grâce à son initiative personnelle, nous avons trouvé à l'auberge de la gare, à la Ferté-Milon, un diner... plantureux « omelettes aux fines herbes » ; les fines herbes faisaient défaut, il est vrai, mais la cuisinière avait tenu à

compenser cet oubli par un coup de feu bien accentué. Le dessert, mais il est sorti, je crois, de la boîte de M. Plarr, véritable boîte de Pandore, seulement dans celle-là l'espérance restait au fond, dans l'autre, il n'est pas resté de fromage... Et l'eau qui a failli manquer ! La maritorne qui nous servait s'écrie à un moment : « il n'y a plus d'eau ! » L'émoi n'a point été plus grand aux noces de Cana quand un serviteur a déclaré « il n'y a plus de vin ». Il nous semble même un instant que la sérénité olympienne de notre Président s'était quelque peu voilée. A-t-il craint que les eaux de l'Ourcq desséchées ne fussent la cause d'une interpellation au conseil général ? C'était une fausse terreur ; l'eau qui manquait était l'eau des siphons. Nous avons respiré tous plus à l'aise et avons pu prendre notre train pour rentrer dans notre bonne ville de Château-Thierry nous félicitant mutuellement d'une chaude et belle journée et nous promettant de recommencer ; je le répète « l'appétit vient en mangeant » donc, à l'année prochaine...

MOULIN.

— — — — —

.